

Croisement de routes et voies de recherche

Charles Melman

Lorsque vous examinez les comptes-rendus d'analyse de Freud, vous êtes surpris de constater la grande discrétion des manifestations du complexe d'Œdipe chez les patients dont Freud rapporte le cas. Voudriez-vous me citer un cas de ceux qu'il rapporte où vous pourriez dire : eh bien, oui ; on voit bien chez lui de quelle façon c'est le complexe d'Œdipe qui a vissé l'affaire. Vous avez au contraire l'impression chaque fois que c'est plutôt que le père ait dévissé, que le père ait été branlant, carent, tout ce que vous voudrez qui a été cause de la névrose. Toujours dans ce cas de figure, vous vous dites que finalement le seul qui dans cette affaire soit manifestement œdipien c'est sûrement dans le cas de « l'Homme aux rats » Freud, qui à un obsessionnel qui lui raconte comment il a avec son père un comportement parfaitement fraternel, sympathique, gentil, comment ce père, c'est un bon copain etc. etc. et de quelle façon Freud s'acharne, n'est-ce pas, à lui démontrer que, en réalité, tout cela cache une haine œdipienne ; et donc vous avez envie de dire que là l'Œdipe est plutôt chez Freud, et que Freud dans cette affaire lui applique ce qu'on aurait envie de reprendre de Pinel avec ses malades un traitement moral. Il veut le remettre dans le droit chemin : « Non, papa, ce n'est pas ton copain, ce n'est pas ton frère en réalité, tu ne peux pas le souffrir, tu ne peux pas le supporter, etc. »

mutation du lien social sur l'éducation », in *Le Débat*, novembre-décembre 2004.

Lorsque, vous pensez à vos propres cas, vous vous demandez : quels sont ceux qui viennent là, qui sont sur mon divan dont je peux dire vraiment chez eux, alors là l'Œdipe, ça y est, et quand vous faites la recension, vous êtes surpris de constater qu'il y en a fort peu.

Je me souviens, avec gloire, du moment où dans ma propre analyse, j'ai pu triomphalement mettre le doigt sur, chez moi : l'Œdipe. J'étais vraiment un bon petit Œdipe et comment je m'étais, enfant, réjoui de voir mon père partir, être mobilisé et partir à la guerre et comment, de rester ainsi avec ce bel avenir, seul avec ma maman... Je me souviens de façon claire m'être dit voilà, je suis vraiment dans les normes, dans les normes de la psychanalyse et je me souviens de l'air absolument dépité de Lacan. Cela n'avait pas l'air de l'intéresser beaucoup mais surtout ce qu'il a pu à cette occasion, mettre en relief c'est : « Bon d'accord, l'Œdipe, et après ? »

Autrement dit, est-ce que ça a le moins du monde révélé des sentiments hostiles, meurtriers à l'endroit du père et le vœu de rester seul avec la mère ? Est-ce que le moins du monde ça vient soulager le symptôme ? C'est bien ça la question ? Ou bien une fois que ça a été reconnu, qu'est-ce que ça change, dans la névrose ?

Si j'attire votre attention, sur ce point, c'est pour souligner combien dans la mesure où nous sommes en droit de penser que ce que je rapporte, s'est également présenté pour Freud et que les cas qu'il nous raconte, qu'il nous décrit, sont bien de ce type. Combien il est remarquable que Freud contre, je dirais l'évidence de la clinique, ait voulu mettre au centre de l'économie psychique, comme organisateur de l'économie psychique, un impossible et un impossible en tant que condition d'accès à la sexualité. C'est ça, qui est, je crois, ce par quoi Freud tranche avec toutes les psychologies et tout ce qui s'est jamais élaboré et continue de s'élaborer, toutes les spéculations sur l'économie psychique ; c'est je dis bien, malgré, ce qui statistiquement, était sûrement le faible taux de manifestations oedipiennes, de quelle façon il a voulu, mettre au centre de l'économie psychique, le fait qu'elle est organisée par un impossible et que c'est cet impossible qui dans ce cas de figure, c'est-à-dire dans le cas de figure œdipien, est organisateur et autorise, introduit à la vie sexuelle ; et ça c'est un point que Lacan fait remarquer : dans cette perspective, enlevez l'Œdipe de la construction freudienne et vous avez, comme le dit Lacan, un délire, un délire théorique mais à l'image de tous les délires théoriques que nous avons sur le fonctionnement psychique ; puisque, fait de structure, ce que nous pouvons vérifier dans notre pratique comme organisateur de l'économie psychique, c'est bien qu'elle tourne autour d'un impossible.

Alors, ce que, là aussi, notre clinique vient parfaitement illustrer c'est que le

propre de la névrose est de se trouver des impossibles qui ne donnent aucun accès à la vie sexuelle et remarquons déjà, j'allais allègrement franchir le pas mais cela mérite un peu ce retour en arrière, que la plus élémentaire appréhension de ce que nous entendons, nous montre bien que pour la fille, le problème, bien que Freud ait essayé de s'en sortir quant à ce qu'il en était du « timing différent », mais pas du tout, on voit bien que pour la fille, la question du rapport au père est une question que l'Œdipe ne vient absolument ni mettre en scène, ni mettre en forme, ni conclure. Nous savons, nous vérifions tous les jours, à cet égard, de quelle manière, ce n'est pas parce que le père viendrait priver la fille de sa mère que cela va l'introduire à la féminité ; ça peut l'introduire au dol, aux dommages, à tout ce que l'on voudra, à la jalousie, à l'homosexualité, à tout ce que vous voudrez ; mais est-ce ça qui va l'introduire à la féminité, à une vie sexuelle ? Nous avons tous vérifié de quelle façon à cet égard, la relation de la fille à son père, est une relation qui reste mal décidée, voire indécidable sauf dans les cas d'identification, qui ne sont pas non plus exceptionnels : cf. Anna.

Alors, si nous retenons, que le propre du névrosé est de s'organiser, de se trouver un impossible, qui ne débouche pas, n'est pas organisateur, incitateur, moteur, je dirais, à une vie sexuée, avons-nous du même coup, à le tenir forcément pour un symptôme ? Nous le tenons pour un symptôme quand c'est lui qui le tient justement pour un symptôme ; parce que vous voyez déjà dans quel registre nous fonctionnons, si nous estimons qu'après tout, la vie sexuelle fait partie des standards obligatoires d'une vie humaine. On peut l'estimer ainsi, c'est justement le problème du rapport au père ; mais en tant que psychanalystes, je crois que nous ne pouvons le retenir comme symptôme que si le sujet en question éprouve cette difficulté comme un défaut, comme un symptôme et désire évidemment en sortir.

Est-ce que – c'est une question que je vous pose –, aussi bien après votre passage sur le divan que dans la mesure où vous-mêmes pouvez fonctionner comme analystes, est-ce si facile d'en sortir ?

Ce n'est pas facile d'en sortir, pour une raison très simple, c'est qu'à partir du moment où vous avez un impossible et en tant qu'il organise votre vie psychique, vous ne pouvez faire autrement que d'y être accroché, que d'y tenir, comme à la prunelle de vos yeux. Ce que Freud appelait les réactions thérapeutiques négatives vient évidemment s'inscrire dans ce cas-là.

Prenons un exemple, tout à fait simple classique, un cas de figure classique : une dame qui a une vie sexuelle malheureuse, marquée par des ruptures successives et qui se retrouve à, disons, cinquante ans avec ce qui est la grande nostalgie, du fait que sa mère ne l'a pas aimée et il est tout à fait clair qu'elle n'a pu que vivre avec ses amants cette déception amoureuse. Freud avait déjà fait remarquer, de

quelle façon une femme venait, en quelque sorte, reprocher à son mari, ce qui avait fait défaut dans sa relation à sa mère. Donc, son existence est marquée par un impossible qui est celui de l'impossible de cet amour maternel à son égard et dont il faut convenir, que voulez-vous, comment pourrais-je le dire autrement ? Que c'est ce qui la fait vivre ; c'est aussi ce qui la fait mourir, mais c'est aussi ce qui la fait vivre, voilà le genre de quoi ? Eh bien, le genre de mise en histoire, de mise en mythe et qui n'est pas œdipien, d'un impossible en tant qu'il ne lui a donné un accès que douloureux à la vie sexuelle, à la recherche auprès d'un homme, d'une correction, d'une réparation, qui, en aucun cas, n'aurait dû s'accomplir.

Si vous voulez, et c'est là pour nous, je crois, le petit progrès mental que nous avons, du fait que nous pouvons aborder ces questions en termes de structure. C'est comme si nous avions un cadran troué et que tout le problème était de savoir quel était le type de mythe individuel qui allait venir en quelque sorte constituer la mise en scène, la mise en histoire, du trou propre à chacun, du défaut propre à chacun. Avec bien entendu et c'est pour le moment, je dirais, le point sur lequel je reste, comment dans ce contexte peut-on espérer le passage à ce qui serait le soulagement, le renoncement au mythe individuel, qui a organisé ce genre de déception ? De déception fondatrice, fondamentale, essentielle ? Ce qui constitue l'essence de chacun, c'est une déception, c'est ce qui n'est pas venu répondre comme il aurait hypothétiquement fallu.

Fallu ! Ça vous dit quelque chose ? (Rire dans la salle)

Alors pourquoi le Nom du Père, pour revenir à un autre chapitre, pourquoi le Nom du Père fait-il symptôme ? Il fait symptôme parce que, toujours d'un point de vue structural, cela suppose dans l'Autre, le type d'instance UNE, qui vous aime et qui en quelque sorte, se réjouit de vous voir mettre votre sexe à son service, au service de sa gloire « Croissez et multipliez ». Voilà ce qui lui fait plaisir.

Ce qui est, je dois dire pour nous qui sommes en général plutôt chétifs, craintifs, plutôt réconfortant. C'est un solide appui, ça va contre l'angoisse ! Avec cet inconvénient, que nous avons vu tout au long de ces journées, que du même coup, évidemment ça vous fait complètement rater le partenaire, puisque que ce qui est l'objet cause de votre désir, c'est ce que vous avez cru devoir, à ce père, sacrifier . C'est donc la structure du fantasme, qui se trouve là, organisatrice du désir ; c'est bien pourquoi le désir, comme vous le disiez tout à l'heure, le désir est perversément orienté ; c'est-à-dire vers l'objet dont le sacrifice est supposé désiré par le père, qui est supposé le faire jouir ; si je suis pervers, c'est que je veux me saisir de l'objet dont je suppose qu'il est le support de la jouissance de l'Autre.

C'est quoi la perversion ? Je veux bénéficier d'une jouissance divine, c'est cela être pervers ; pas d'un semblant, je ne veux pas être dupe, moi, je veux aller, à ce

qui est sûrement le vrai objet puisque que c'est le sien, il n'y a pas de cachet d'authenticité, meilleur. Donc l'un des effets de cette disposition encourageante de la référence au père c'est, bien sûr, de rater, d'avoir une existence où la conjugalité est forcément discordante puisque que chacun, tout en regardant son partenaire en face, a un oeil qui bigle ailleurs ! On bigle tous ! On ne peut pas faire autrement, alors le partenaire ou la partenaire dit : « Non, non regarde bien en face, tu ne vas quand même pas toujours regarder à côté ? »

Le symptôme, s'il y a donc un symptôme, c'est bien ce qui s'organise à partir de ce dispositif comme étant le ratage du rapport sexuel, et le fait que ce soit un objet différent pour l'un et pour l'autre sexe, l'un et l'autre sexe étant animés par des logiques différentes et on se demande comment ils finissent quand même, par se rencontrer de temps en temps ; eh bien, c'est comme ça, c'est comme ça, qu'ordinairement si je puis dire, ça se passe, ça se déroule.

Il y a au passage une question, j'hésite un petit peu à l'aborder mais enfin, essayons tout de même : l'accès à la sexualité est-il forcément lié à la castration ? On posera la question, mais la castration qu'est-ce que c'est ? On en parle tout le temps. C'est extrêmement... Lacan disait même à la fin, comme vous le savez: « La castration, moi je ne sais plus ce que c'est ! » La castration, c'est le rappel de notre vie quotidienne, lorsque nous parlons, lorsque nous nous rencontrons ; tout dans notre vie sociale, à l'exception de certains moments réservés qu'on appelle intimes et pour lesquels le plus souvent, on éteint la lumière, pour que ça échappe au regard. Nous nous comportons tous, je dirais, civilement, comme ayant écarté ce qu'il en est de notre désir sexuel, comme si, à cet endroit-là, il y avait effectivement ce blanc, cette découpe que Lacan signale à propos de l'image du moi ; à cette zone, il y a ce pointillé.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Justement ce qui fascine évidemment beaucoup tous ceux qui s'intéressent à l'Antiquité, l'Antiquité surtout grecque, avec les Romains ça commençait un peu à s'enrégimenter, mais surtout avec les Grecs, c'est qu'il n'était absolument pas question de... Imaginez chez nous, un colloque à la Sorbonne où les profs à la tribune diraient : « Eh bien, dis donc, hier soir, je t'ai vu avec untel, ça avait l'air de chauffer drôlement entre vous ! » (Rire) mais cela faisait partie de la socialité. La vie sexuelle de chacun n'était aucunement ce qui se trouvait retranché du rapport social, ça en faisait normalement, normalement partie ! Ou le banquet que nous avons tous forcément étudié grâce à Lacan, le Banquet où on raconte complaisamment combien Socrate, c'était celui qui justement se laissait comme ça... Vous imaginez nos... Avouez que ça changerait beaucoup nos...

Donc, la castration, est-elle le temps, le moment indispensable, constitutif de la sexualité ? Oui et non, oui et non. Il faudrait s'interroger à propos des diverses

religions que nous connaissons, par exemple, si la dévolution phallique passe par la castration ? Il faudrait s'interroger sur l'importance que prend la relation incestueuse au moins symbolisée, dans les diverses religions que nous connaissons entre une mère et son enfant. Il faudrait un petit peu, il me semble, retrouver sur les événements réels, sur la réalité de la clinique, retrouver un petit peu le sens de ce qui se passe. Pourquoi Freud a-t-il été obligé d'aller chercher un mythe grec ? Il est bien évident que haïr son père, ce ne sont pas les mythes religieux qui le permettent ; même l'histoire du veau d'or, je dirais c'est l'extrême, mais était-ce tellement contre le père ou était-ce simplement participer aux festivités communes ? Il y avait la fête de la musique. Allait-on se tenir, se mettre à l'écart alors que les autres avaient l'air de s'amuser ? N'allait-on pas participer aux chants et fêtes, comme ça, de toute la population ?

Alors on dira oui, mais dans la religion, il y a la loi. Elle met donc en place un impossible, au moins un interdit et vous savez tous comme moi que c'est ce qu'il y a de plus délicieux dans la religion, puisque c'est justement grâce à elle que nous pouvons transgresser. Autrement, si vous n'avez pas de limite à franchir dans la réalisation d'un accomplissement libidinal, de quoi s'agit-il encore ? Est-ce un accomplissement libidinal ? Lacan aussi le fait remarquer. Prenez les dix commandements et vous allez voir s'il en est un seul qui soit respecté, je parle à l'échelle sociale. Vous voulez que je les vérifie, que je les énumère : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. » Vous êtes d'accord ? « Tu ne voleras pas. » « Tu ne tueras pas. » Ouvrez le poste ! Tu ne tueras pas ! « Tes père et mère quitteras. » Ah ! oui ? Ah oui, vous êtes sûrs, etc.

Donc, ceci pour essayer de nous ramener à ce qui est autant la fidélité au texte, ce que les textes en disent, et qui sur cette question, permettez-moi de vous le dire, relève inévitablement de la pathographie. On ne peut pas, si on ne se réfère pas à la structure, parler du père autrement qu'en faisant une pathographie, c'est forcément passionnel. Je suis en train, avec des amis, de préparer un numéro de *la Célibataire* sur « Foucault et Lacan ». On n'a pas idée, combien c'est passionnel, et comment on voit tout de suite les lignes de clivage, de séparation, de guerre, d'insultes, de tout ce que vous voudrez. On ne joue plus ensemble ! Tout ça sur la question du rapport au pouvoir, et sur la question du rapport au père.

En dehors, je dis bien, de ce que Lacan nous propose, grâce aux mises en place structurales, nous ne pouvons que participer ensemble, contribuer à la pathographie.

On se demande, si le rond à trois ou le rond à quatre ont des mérites, sont valables, sont possibles, etc. C'est une question qui reprend très justement celle de Lacan, mais si vous établissez la validité du discours psychanalytique, c'est-à-dire si vous mettez le petit *a* en position d'agent, c'est l'opération, permettez-moi

de vous le dire, la plus parricide qui soit. Vous ne pouvez pas faire mieux, vous ne pouvez pas faire plus, pourquoi ? Parce que vous dites que la cause, la question de la cause, ce qui est cause, cause du monde, cause du désir, cause du fait que l'on se reproduise, cause du fait que l'on cause, que la cause n'est pas le créateur, que la cause c'est cette espèce de foutu machin, qui s'appelle un objet petit *a*. Lacan a raison de dire que, heureusement, sa voix est faible.

Vous acceptez encore d'entendre quelque chose ? Je vais vous lire quelques lignes, je vous dirai son nom après, de quelqu'un qui, avant lui, a dit tout ça et qui s'est fait sérieusement taper dessus et qui est d'ailleurs mort deux ans après :

*Là où ça sent la merde,
ça sent l'être.
L'homme aurait très bien pu ne pas chier,
Ne pas ouvrir la poche anale,
mais il a choisi de chier
comme il aurait choisi de vivre
au lieu de consentir à vivre mort.*

*C'est que pour ne pas faire caca,
il aurait fallu consentir
à ne pas être,
mais il n'a pas pu se résoudre à perdre l'être,
c'est-à-dire à mourir vivant.*

*Il y a dans l'être
quelque chose de particulièrement tentant pour l'homme
et ce quelque chose est justement :
LE CACA.
Là où il suffit d'être lâche,
vil,
veule,
c'est-à-dire d'être une tapette enculée
pour avoir le droit d'exister,
c'est là que l'homme va.
Dès qu'il faut y mettre une résistance ou une tenue,
il n'y a plus personne.
Dès qu'il faut être quelqu'un pour vivre,
l'homme se retire.
À y regarder de près,
il n'a su être que quelque chose,*

*mais jamais quelqu'un,
pour être quelqu'un il faut avoir un os,
ne pas avoir peur de montrer l'os
et de perdre la viande en passant,
l'homme a toujours mieux aimé la viande
que la terre des os...*

Je m'arrête là, parce que vous voyez que c'est à la limite du supportable. Alors ? Antonin Artaud : *Pour en finir avec le jugement de Dieu* ¹

Il est évident que quand on est poète, il y a des choses – surtout au risque de la psychose, au risque de la folie –, il y a évidemment des choses que l'on entend. Eh bien, le discours psychanalytique, celui qui met le petit *a* à la place de l'agent, c'est le discours qui, du même coup fait le rond à trois et qui fait du Un ce qui va devenir l'objet de la jouissance : le plus de jouir.

Alors, le discours psychanalytique tient-il ? Fait-il lien social ? Peut-il faire lien social ? A ce propos, je vais peut-être encore vous faire une rapide remarque. Je vous signalai que, dans les familles, l'Œdipe ne se voit plus beaucoup parce qu'il est clair que le UN, l'os, on ne l'attend plus du père ; alors on n'a plus besoin de vouloir en hériter, de vouloir que celui-ci fiche le camp pour pouvoir se l'accrocher, puisque, dans la famille, la question s'est trouvée réglée. Où rencontre-t-on de l'Œdipe aujourd'hui ? Un endroit complètement inattendu : dans les institutions, c'est le dernier endroit où se maintient l'Œdipe, la vie politique aussi, je dois dire, c'est-à-dire les endroits où il reste une division entre ceux qui sont du côté du manche et puis les autres. Ce qui définit une institution c'est ça.

On s'est longtemps cassé la tête pour savoir ce qu'était une institution. Une institution c'est un endroit où il y en a qui sont du côté du « manche », et puis ceux qui sont du côté du « pas de manche » avec, bien entendu, l'idée que ça va finir par pousser, c'est-à-dire qu'à force de se former, de s'instruire etc. on va passer du côté du manche ; c'est le fonctionnement normal des institutions. Et quand dans une institution – je me permets cet aparté, je ne vais pas aller très loin rassurez-vous –, il y a plusieurs manches, eh bien ça fait problème dans l'institution ; parce que ça brouille le jeu, et que ceux qui sont du côté où ils attendent que cela vienne, ils ne savent pas très bien à quel saint se vouer ; alors ça perturbe. Autrement dit, il faut artificiellement créer un espace où pour une raison professionnelle ou autre, ou travail collectif quelconque ou d'enseignement etc. il y ait de l'un et de l'autre pour que vous voyiez à ce moment-là surgir de l'Œdipe. Mais c'est un Œdipe comme vous le savez, qui ne donne pas forcément, dans tous les cas, accès à toutes

1. A. Artaud, « Pour en finir avec le jugement de Dieu », *Poésie*, Gallimard Paris, 2003.

les femmes ; c'est un Œdipe, pour pouvoir témoigner par le port de l'insigne, de la réussite. Ça vaut toujours quand même.

Dans ce travail qui doit beaucoup à l'excellente assistance amicale, érudite, de Jean-Pierre, ce travail que nous avons fait, que voyons-nous aujourd'hui, quant à la répartition du UN dans les groupes auxquels nous avons affaire ? Ce qui est passionnant à mon sens, c'est que le UN, que nous voyons se manifester dans ces groupes, il n'a plus de rapport avec le père, avec un père quel qu'il soit. C'est un UN qui est imaginarié, grâce au nombre du groupe, à la multiplicité du groupe, et à ce qui est maintenant le trait identique venant marquer chacun des membres du groupe ; autrement dit, ce n'est plus un UN qui est fondateur de la différence, le UN organisateur du UN et de l'Autre. Le UN humain, c'est le UN collectivisant de la bande des frères et qui aboutit à cette subversion de la vie sexuelle contemporaine. C'est un UN qui se passe, qui s'échange, qui se transmet, c'est un UN, comment dirais-je, marqué par la générosité de l'échange. On se le prête et de telle sorte que c'est un UN qui homogénéise et qui résout, je dirais, l'absurdité du UN du père qui, lui, crée toujours l'Autre. C'est bien pour ça que l'homosexualité a aujourd'hui, si je puis dire, cette sorte de potentialité, de monstration publique, parce que l'on a envie de dire qu'effectivement l'échange aujourd'hui sexuel entre les jeunes se fait bien plutôt sous le signe de ce qui serait la parité. J'ai à l'esprit évidemment, par exemple, ces jeunes filles, n'est-ce pas, qui sont effondrées, parce que, au moment, au moment décisif le garçon qu'elles aiment va s'apercevoir que, va s'apercevoir que quoi ? Il va s'apercevoir que, effondrées, des filles superbes, intelligentes, tout ce que vous voudrez et qui vivent comme un drame l'approche, et qui leur barre, évidemment la possibilité d'une jouissance sexuelle, puisqu'elles sont entièrement marquées par cette appréhension du moment où viendra se dévoiler que cette parité imaginaire ne recouvre pas parfaitement, dans tous les cas, le réel.

Toujours, si vous le voulez dans ce contexte, j'évoquais que dans le discours psychanalytique, l'objet du « plus de jouir », était devenu le UN. Mais, c'est pour ça qu'il y a une revendication au mariage des couples homosexuels, c'est de cela dont on veut jouir, on veut jouir du UN ; il n'y a pas de raison qu'on en soit privés, c'est-à-dire que c'est le UN qui vient fonctionner là comme objet pervers.

Faut-il conclure ? Tout propos implique-t-il une conclusion ? Moi j'ai été frappé du fait que ces journées fort intéressantes, par tout ce que vous avez brassé, porté, étudié et où chacun est intervenu fort justement à partir de sa position personnelle, ces journées étaient placées sous le signe de la recherche du meilleur, de l'accommodement, je dirais, de l'économie qui serait la plus heureuse – c'est évidemment ce que cherchait Lacan, pas moins – la plus heureuse et je dirais aussi assurément la moins symptomatique c'est-à-dire la moins dépendante de cette croyance qu'il y a dans l'Autre, celui prêt à nous aimer, à nous guider, avec toutes

les conséquences dévastatrices que nous savons, aussi bien sur le plan personnel que sur le plan social ; dès lors qu'une communauté en est persuadée, nous savons que les conséquences n'en sont pas minces.

Ceci étant, je me garderai bien pour ma part de penser que le discours psychanalytique est celui qui là-dessus viendra clore la question, qui viendra la fermer. Je vous rappelle que Lacan disait qu'on tournait en rond dans les quatre discours. Ceci étant, on verra bien. Mais je voudrais avant de conclure, puisque je vous dirai encore un dernier petit mot ce soir, je voudrais vous lire un poème d'Artaud « Pour en finir avec le jugement de Dieu ». C'était le texte d'une émission radiophonique qui a été censurée, refusée en 48, en 47, et si vous le lisez, vous vous demanderez si, effectivement, la censure était fondée ou pas ou si vous-même n'avez pas envie de le censurer aussi.

Commençons par là, si vous acceptez ce qu'il dit, par exemple ceci :

<i>kré</i>	<i>puc te</i>
<i>kré</i>	<i>puk te</i>
<i>pek</i>	<i>li le</i>
<i>kre</i>	<i>pek ti le</i>
<i>e</i>	<i>kruk</i>
<i>pte</i>	

Ecrire comme ça, c'est-à-dire dans le langage de l'Autre, dans la langue de l'Autre, suppose évidemment de l'avoir évacué, cet Autre, d'une mise en place par un père qui organise le verbe, le signifiant, pas la lettre, le signifiant, le nom, le Nom du Père : le Nom du Père, c'est le prince des métaphores à venir, puisque c'est la métaphore de rien, c'est la métaphore du pur vide, mais qui du même coup va supposer comme signifiant qu'il y a là un Un dans le réel, ce dont son nom parle. C'est ça le Nom-du-Père, il fait UN, dans le réel.

Si je dis « état limite » d'un ensemble de cas, plutôt disparates, je fais Un ; je dis il y a une unité de ce qui, dans le réel, est l'ensemble de ces cas, je dis qu'ils sont Un, ça s'appelle état limite, c'est ça le Nom-du-Père. Ça fait que quand s'avance un signifiant, nous sommes tous amenés à penser que dans le réel, il y a l'objet qui lui répond, alors que ce Nom-du-Père primordialement, n'est métaphore que du rien.

Donc lorsque Artaud voulait à la radio faire entendre ainsi l'Autre, même pas la voix de l'Autre, parce que lui prêter une voix c'était lui prêter une existence évidemment, mais faire entendre simplement l'Autre, alors il voulait le faire avec tam-tam, xylophone et tambour, je veux dire, pour qu'il y ait néanmoins un rythme, que cela fasse césure. C'était peut-être là qu'était le problème : dès lors que cela fait césure, ça fait du UN, ça fait coupure mais en tout cas, ce texte

sensationnel a été censuré. Vous vous demanderez si vous lisez *Pour en finir avec le jugement de Dieu* si vous-mêmes vous n'avez pas envie de le censurer, si vous-mêmes arrivez à l'accepter.

Et puis un petit mot adjacent, qui n'est pas conclusif mais, puisque Jean-Pierre a évoqué tout à l'heure le fait – je voudrais quand même être avec vous au clair, là-dessus pour qu'il n'y ait pas de malentendu, si possible – que j'avais dit un jour que nous, Français et Belges, ne parlions pas la même langue, je voudrais faire remarquer simplement que, si dans une communauté linguistique, il se trouve un groupe qui est donc amené à partager la langue, tout en relevant d'une entité historiquement et politiquement retranchée, autonome et minoritaire, du même coup, n'y a-t-il pas un effet, là encore, indépendant de la bonne volonté, de l'intelligence de chacun, tel que par rapport au père, inévitablement une langue mette en place le nationalisme. Cela n'a pas d'autre établissement, fondation, que le fait d'être soutenu par une langue commune. C'est vérifié évidemment, ce n'est pas à vous que j'apprendrai cela ; vous en faites l'épreuve, je dirais plus que d'autres. Mais n'y a-t-il pas, dès lors, le risque, du fait d'être par le hasard des circonstances à l'intérieur d'un groupe linguistique, d'y être minoritaires, de se sentir – effet de structure – de se sentir minorisés ? Ce qui fait que, du même coup, bien que l'adresse soit éminemment, cela va de soi, fraternelle, eh bien il y ait néanmoins un type d'effets, un type de conséquences inattendues, non voulues, mais qui fait que s'introduit le sentiment du rapport inégal à la même langue et aux instances supportées par cette même langue, même si toute l'histoire linguistique de cette minorité a pu vérifier maintes fois et avec talent, qu'il n'en était rien. Cela n'a pas d'importance. C'est donc ce genre d'effet n'est-ce pas qu'il m'avait semblé à tort ou à raison rencontrer à propos d'échange de travail et autres. C'est ce dont je faisais état en formulant ce genre d'effet et si je le disais c'est justement dans l'espoir qu'il ne viendrait pas abusivement – et là encore c'est l'un des effets du Nom du Père –, qu'il ne viendrait pas abusivement et inutilement gêner et contrarier un travail qui était espéré collectif, qui était espéré fraternel et qui était, en tout cas sûrement de la part de ceux qui venaient de l'autre côté de la frontière, un aspect complètement occulté, absent, et qu'on ne pouvait pas penser une telle chose.

* * *

Bernard Vandermersch – Est-ce que je peux vous poser une petite question, une remarque parce que vous dites que l'Œdipe met en place un impossible. Or c'est bien plutôt un interdit a priori qui est mis en place, parce que dans le fond cet impossible il se présente si peu impossible que dans le fond le sujet n'y renonce

pas si facilement, c'est plutôt un interdit. Alors comme vous le savez bien, je me demande pourquoi vous maintenez cette notion de l'impossible d'autant plus que dans le fond le névrosé va s'appuyer sur des choses impossibles, il va s'en créer, qui ne sont jamais que des évitements, des situations où il va se foutre... bon ça n'est pas vraiment de l'impossible au sens d'un impossible logique par exemple ?

Charles Melman – Oui, merci pour votre question, mais c'est justement là notre tort, notre faiblesse : nous sommes forcément anthropomorphes c'est-à-dire que nous ne pouvons pas penser ce genre de problème autrement que dans l'adresse à celui qui viendrait là empêcher de, alors qu'il ne s'agit en réalité que d'un impossible ; mais nous ne pouvons cet impossible l'appréhender que par cette historicisation n'est-ce pas, par la constitution d'un drame qui lui donne cet aspect ; moi, ce que j'adore c'est que, si Œdipe est un parricide, il devient aussi grâce à Freud je dois dire, le père de tous les parricides ; voilà des gens qui étaient des parricides qui croyaient être engagés dans une aventure tout à fait personnelle, singulière, pas du tout ! Ils ont un papa, (rire) c'est génial ! C'est formidable ! On se sent moins seul du même coup, il y a Œdipe ! Vous voyez donc ; d'ailleurs vous avez une phrase de Lacan là-dessus dans je ne sais plus quel texte où il vous dit de quelle façon nous transformons en interdit une impossibilité quasiment organique. Il le dit.

Bernard Vandermersch – La jouissance...

Charles Melman – Oui, voilà

Jean-Pierre Lebrun – Bien voilà on va clôturer là, et je tiens à vous remercier tous, surtout ceux qui sont venus de loin, les amis français d'au-delà de la frontière. On a essayé de les recevoir le mieux que l'on pouvait. Merci à tous. Bonne soirée, bon retour et merci encore.